



TRIBUNE

Ce matin c'est Pouillon pour tout le monde

9h30, nous arrivons en bus sur une petite esplanade, face à un porche majestueux sous lequel nous sommes invités à passer. En le franchissant, nous voici au cœur de la cité des "200 colonnes" dans le quartier "Climat de France".

Le changement d'échelle est saisissant. La place centrale de la résidence, de forme rectangulaire, est monumentale. Les imposantes colonnes de pierre carrées sont positionnées en parfaite symétrie et donnent un rythme très marqué au site, à la manière des temples grecques. L'impression est telle que nous en oublierions presque que nous sommes à Alger. Imaginé comme une agora, ce lieu de vie est aujourd'hui partagé entre les voitures stationnées et un marché. La nappe de bitume et la chaleur ambiante rendent l'atmosphère difficile, et chacun se réfugie derrière les colonnes qui forment le pourtour de la place. Sous les voutes des terrasses nous découvrons une petite rue intérieure ombragée, animée par les marchands et les résidents qui y déambulent. Et certains auront peut-être noté cette belle analyse délivrée par notre guide de l'étape, Med Larbi Merhoum : "ici l'on voit que l'architecture n'est pas seulement faite de murs, mais aussi d'espaces vides qui permettent aux humains de se rejoindre."

L'enthousiasme de nos premières impressions ne cachent pas pour autant les visibles difficultés de ce lieu. La cité est surdense (jusqu'à 8 habitants par logement de 25m²) et délabrée, voire insalubre. Sans mémoire, on en oublierait presque l'intention, de départ. En 1957, la cité avait été construite par l'énigmatique Fernand Pouillon, sous la commande de Jacques Chevallier, le maire d'Alger, pour reloger et pacifier une population qui vivait alors dans des bidonvilles. Malheureusement les terrasses se font aujourd'hui l'écho d'une histoire qui semble se répéter. Les logements débordent sur ces dernières, aménagées en de très sommaires habitations.

Comment rénover ces lieux, que certains occupent parfois gratuitement ? Doivent-ils être relogés ailleurs alors que leur histoire est ici ? La structure du bâtiment permet-elle d'agrandir ces logements qui ne font que 25 m² ? Faut-il changer l'usage de ce lieu en le transformant en cité universitaire ou en village olympique ? C'est en déambulant entre les façades de brique et les colonnes de pierre que nos points de vue et nos réflexions vont bon train, se nourrissant de nos expériences respectives, d'élus, d'architectes, d'aménageurs ou de promoteurs. Tous animés par la même passion : trouver ce qu'il y a de mieux pour fabriquer le Logement.

Notre... Pouillonante expérience du jour ne s'arrête pas là ! Nous reprenons les bus pour voir au loin se profiler la "Tour Totem", notre prochaine étape. Elle marque dans le paysage la présence des cités Diar-es-Saâda et Diar-el-Mahçoul.

La pierre de taille est indéniablement le fil rouge de notre matinée, toutes les façades des bâtiments en sont constituées. Avec Sébastien, nous ne boudons pas notre plaisir de les voir récemment rafraîchies et si bien conservées. Elles sont de bons augures pour les opérations en pierre de taille que nous avons livrées dernièrement.

Nous apprenons que la cité "du bonheur" et la cité "de la promesse tenue" ont été réalisées très

rapidement grâce aux modes constructifs pensés par Fernand Pouillon (appareillage en pierre et plancher hourdis). Diar-es-Saâda s'est par exemple construite en un an de 1953 à 1954. Les deux cités font 1500 logements. Les logements sont très bien équipés pour l'époque. Les typologies des logements sont plus grandes qu'à la cité "des 200 colonnes" (2 pièces, 3 pièces et même 5 pièces). Un îlot vert, constitué de palmiers et d'une cascade rendent le site ombragé et agréable. Les bâtiments sont disposés de manière judicieuse par rapport à la topographie du site, avec des percées, des formes et des hauteurs urbaines variées qui permettent de masquer la densité générale du site. La cité forme un quartier à part entière avec des éléments marqueurs forts comme l'axe piéton vers le marché, les différentes places urbaines du site, l'école, les commerces et les vues depuis le belvédère qui donnent sur la mer, formant un "amphithéâtre de détente".

L'écriture architecturale du site est très identifiable, d'abord par l'omniprésence de la pierre de taille. Ensuite par les rythmes symétriques des éléments de façades qui composent chaque immeuble : fenêtres, loggias, modénatures, balcons... Cela étant, l'architecture est subtilement originale parce qu'inspirée de l'histoire du site dans lequel elle s'inscrit. En effet, de-ci de-là des touches d'architecture et des décorations mauresques embellissent les bâtiments et les ancrent dans le territoire (carreaux de faïence en façade, modénatures, porches, colonnades, peintures...).

Beaucoup d'algérois apprécient ces cités et nous retiendrons plusieurs éléments qui en font leur qualité : l'utilisation de matériaux de bonne facture, l'équilibre d'une architecture à la fois vernaculaire et moderne, et la réflexion urbaine à l'échelle du quartier autant sur ses formes, que sur ses usages.

Ces deux dernières cités avaient été également commandées par Jacques Chevallier souhaitant créer des cités "sans ségrégation" où se réunissaient Algériens et Français pour vivre ensemble.



Pour terminer notre matinée et avant notre déjeuner, nous revenons 130 ans en arrière, en prenant le passage intemporel et obligé du jardin d'essai d'Alger. Que nous visitons au pas de course. À petites foulées dans ce magnifique jardin de 32 hectares, nous avons été surtout époustoufflés, plus qu'essoufflés, par la beauté des sujets. Chacun aura eu son lot de ravissement entre jardin à la française ou jardin à l'anglaise. Les plus aguerris sur le sujet s'extasiaient en latin selon les espèces, alors que d'autres moins connaisseurs, comme moi, recherche surtout, l'"Arbre de Tarzan"...

Albéric

Cet après-midi c'est soupe à la grimace,

Après avoir admirée le matin une architecture travaillée et pensée pour ses habitants, l'après-midi nous réserve une surprise bien différente.

La Ville Nouvelle de Sidi Abdellah n'a de nouvelle que la mauvaise, tant elle laisse hagard nos soixante-dix regards, qui à travers les vitres des autocars, l'admirent avec dégoût.

Des tours de vingt étages, très peu d'espaces extérieurs, des façades plates comme les tristes trottoirs bitumés qui les entourent, ces derniers étouffants la terre de peur que de la végétalisation n'en sorte. Rien n'a été fait dans le bon sens.

Pouillon pensait à l'harmonie de la Ville avant de la bâtir, à Sidi Abdellah les logements ont été construits sans même imaginer de Ville.

Certes cette "Ville Nouvelle " répond à un besoin prégnant de logements, puisqu'elle est

construite pour accueillir deux cent mille personnes mal-logées et qu'il est prévu de doubler sa capacité d'accueil dans les années à venir, mais il nous semble fou qu'une ville d'une telle ampleur est pu être bâtie sans aménageurs, sans architectes, sans promoteurs, mais seulement par l'entremise d'entreprises de construction chinoises ou portugaises, qui se sont vues offrir un eldorado financier pour produire une bérézina urbanistique.

Jean-Jacques Deluz, l'architecte à qui fut confié le projet urbanistique initial de cette ville dans les années 2000, projet malheureusement abandonné pour être cédé au profit d'un bureau d'étude sud-coréen quelques années plus tard, nous dit à ce sujet, "On ne fera pas la ville sans les architectes, et les architectes ne feront pas la ville sans les urbanistes. Les urbanistes ne feront pas la ville sans les gestionnaires et sans les responsables politiques. Tout se tient et il faut de la cohérence." (*Villes en parallèle*, n°36-37, décembre 2003. *Villes algériennes*. Article Sidi Abdallah : faire une ville)

La cohérence a été oublié, Jean-Jacques Deluz retiré du projet, et le résultat est celui que nous avons pu constater.

De la cohérence nous en trouvons bien plus dans le quartier d'El-Hamiz, quartier construit pourtant en dehors de toute réglementation par les commerçants du lieu.

Le commerce "informel" qui y est pratiqué, a attiré toujours plus de clients face aux prix imbattables des produits vendus détaxés. L'afflux de clients a provoqué l'afflux de commerçants, et le besoin de se loger de ces derniers les a poussés à construire un véritable quartier de vie. Et quitte à construire un quartier pour du commerce informel autant le réaliser de manière informelle : sans plan local, sans permis de construire, sans architectes, sans aménageurs, sans notaires et sans promoteurs.

Les rues y sont étroites, les constructions basses, les raccordements filaires dignes de ceux de Bangkok et la jeune population, qui nous suit le long de notre parcours, est pleine d'interrogation sur notre troupeau de col blancs casqués d'écouteurs touristiques.



L'Etat tente de réinvestir cette petite ville en y aménageant écoles et bâtiments publics, et en amenant les services nécessaires à la salubrité et à la vie commune. En faisant cela, il tente surtout de reprendre le contrôle d'un territoire où des produits de contrefaçons sont vendus à la pelle sans fiscalité et sans le moindre contrôle.

Ces deux localités sont finalement le reflet d'une société cherchant à répondre à une démographie exponentielle d'une part, et à un pouvoir d'achat en chute libre d'autre part. D'un côté une production de logement sans âme par l'Etat, de l'autre des produits vendus en faisant fi de l'Etat.

Elles nous enseignent à la fois qu'il faut penser la Ville avant d'y intégrer le Logement et qu'on ne peut construire de Ville sans la fonder sur les acteurs solides que sont les maires, les architectes, les aménageurs, les bailleurs sociaux, les promoteurs, les notaires, les bureaux d'études...

L'Association Française du Développement Urbain l'a parfaitement compris et en est le porte étendard.

Sébastien